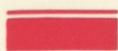
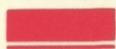


Alain
Duhamel



Les prétendants



PROBLÈMES ET DOCUMENTS

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1983.*

À mes parents

INTRODUCTION

Turbulences et relèves

La France pénètre de nouveau dans une zone de turbulences et sans doute d'orages. La crise économique mondiale l'a touchée de plein fouet. La détérioration des rapports Est-Ouest, la course aux armements assombrissent le climat. L'alternance, ramenant au pouvoir la gauche après un quart de siècle d'anti-chambre, bouscule les habitudes, exaspère les antagonismes, creuse les clivages, excite les passions. Malgré la robustesse des institutions, un sentiment de vulnérabilité et de précarité s'installe. Le pessimisme gagne, les corporatismes se réveillent.

L'opposition, ragaillardie par ses succès aux élections locales et partielles, hausse le ton, engage le fer et rêve d'en découper. Le parti communiste s'inquiète crescendo d'une rigueur économique, budgétaire, financière nouvelle qui, selon ses canons, ressemble de plus en plus à une gestion sociale de la crise. Le parti socialiste est malheureux de voir ses rêves se heurter rudement à une réalité qui manque tant de poésie. Chacun présente, espère ou redoute, que les prochaines échéances seront atteintes dans le bruit et dans la fureur. L'hexagone semble guetté par l'un de ces psychodrames collectifs dont il s'est fait une spécialité. André Siegfried distinguait classiquement entre élections de lutte et élections d'apaisement. Nul doute que la période qui s'ouvre s'inscrira dans l'hypothèse la plus nerveuse.

Devant toutes ces incertitudes, les Français s'interrogent

avec plus d'attention, plus de curiosité, plus d'exigence peut-être sur les principaux acteurs de la scène politique, grands premiers rôles, lieutenants, francs-tireurs et nouveaux venus. Or il se trouve que la distribution de la pièce vient d'être largement renouvelée. A côté des ténors immuables (François Mitterrand, Jacques Chirac, Georges Marchais, Pierre Mauroy, Raymond Barre, Michel Rocard, Simone Veil ou Valéry Giscard d'Estaing), d'autres talents sont apparus. Depuis l'époque de la Libération, puis de la naissance de la V^e République il y a vingt-cinq ans, pareille relève n'avait pas été enregistrée. La victoire socialiste a en effet installé dans les palais ministériels, à l'Assemblée nationale, à l'état-major du P.S. toute une génération de nouveaux responsables, les Pierre Bérégovoy, Lionel Jospin, Louis Mermaz, Laurent Fabius, Pierre Joxe, Édith Cresson, Jean-Pierre Chevènement et tant d'autres.

Dans l'opposition, derrière les prétendants au pouvoir suprême et leurs fidèles écuyers, de jeunes combattants tentent de se tailler une place au soleil. Ils ont nom Alain Juppé ou François Léotard, Jacques Toubon ou Jean-Claude Gaudin, Philippe Séguin ou Pierre Méhaignerie. Ils secondent, menacent, et quelquefois éclipsent les Bernard Pons et les Jean Lecanuet, les Jean-François Deniau ou les Charles Pasqua. Au parti communiste lui-même, où la suprématie du secrétaire général semble moins bien assise qu'auparavant, l'ascension de Charles Fiterman et d'André Lajoinie, le rôle accru de Pierre Juquin ou de Guy Hermier équilibrent l'influence des Paul Laurent, Gaston Plissonnier et autres Roland Leroy. Enfin, hors des sentiers battus, certains comme Jacques Chaban-Delmas et Alain Peyrefitte (ou certaine comme Marie-France Garaud) empruntent des itinéraires en marge des partis politiques.

L'objet de ce livre est de proposer une galerie de portraits des principaux personnages de notre tragi-comédie nationale. Cinquante d'entre eux ont été retenus, cinquante parce que la présence de François Mitterrand s'imposait. Les critères de sélection, inévitablement subjectifs, reposent sur une évaluation

de l'influence de chacun. C'est en fonction de leur importance actuelle et surtout à venir, avant les échéances décisives, qu'a été effectué le choix. Préférence a donc été donnée lorsqu'il pouvait y avoir doute aux modernes sur les anciens, aux espoirs sur les vétérans. Plus de la moitié des hommes politiques ainsi présentés étaient presque inconnus du grand public il y a cinq ans. Si les chefs de file, les suzerains, font l'objet d'un traitement plus approfondi (ce sont eux qui se partageront la responsabilité de la France), leurs cadets ne sont pas oubliés. Chaque protagoniste est examiné sur un plan personnel et politique : on tente de jauger son caractère, ses aptitudes, sa trajectoire, ses chances de peser.

L'auteur ne prétend pas à l'impartialité. Il n'a cherché à être ni vindicatif ni indulgent. Il a tenté de regarder les têtes d'affiches des différentes familles politiques de la même manière, sans préjugé conscient. Certains s'offusqueront de ne point figurer sur la liste des personnages retenus, d'autres regretteront peut-être de s'y trouver. Beaucoup, assurément, auraient tracé des autoportraits différents de ces peintures-là ; au moins ne s'agit-il jamais de caricatures délibérées. Les femmes politiques qui comptent vraiment apparaîtront peu nombreuses, mais telle est la réalité. Les dirigeants de l'extrême gauche, de l'extrême droite ou des écologistes ne figurent pas ici : ils ne marquent pas assez, du moins jusqu'à présent. Les leaders syndicaux, les conseillers des princes, les grands industriels, les intellectuels en renom ont été écartés. Il aurait certes été stimulant de passer en revue Edmond Maire ou Albin Chalandon, Jacques Attali ou Raymond Aron, Serge July, Jean Daniel, Louis Pauwels ou Jean-François Revel. Priorité a été donnée aux politiques qui décident pour tous sur ceux qui influencent ici ou là.

Les cinquante modèles reconnus n'ont pas été rangés exactement en fonction des partis politiques auxquels ils appartiennent mais par tempéraments. Tous les gaullistes n'entendent pas servir derrière la bannière de Jacques Chirac ni tous les libéraux derrière les pennons de Raymond Barre ou de Valéry

Giscard d'Estaing. Si les communistes relèvent tous de la mouvance protestataire (mais pas de la même manière), les socialistes en revanche se répartissent plus subtilement. Certains se situent exclusivement dans le sillage présidentiel, d'autres expriment une sensibilité jacobine, d'autres encore appartiennent à la branche social-démocrate. Il ne s'agit, ni à gauche ni à droite, de mettre en cause la loyauté des uns ou des autres mais de chercher à évaluer leurs destins en fonction des circonstances. Tous ces portraits tentent d'être prospectifs.

Le personnel politique français n'apparaîtra au total sans doute pas médiocre, au grand dam des poujadistes de tous poils. Notre curieux pays compte plusieurs dizaines de dirigeants de qualité et se compare sur ce plan avantageusement à ses homologues européens. Ce n'est point là expression d'une vanité paroissiale mais conséquence positive d'un système dangereux. La tradition colbertienne, accentuée par la V^e République, confie tant de pouvoirs à l'État que ceux qui ont le goût de la puissance et de l'autorité se tournent ici plus qu'ailleurs vers la scène politique. L'élite de l'ÉNA rêve d'un mandat politique. La personnalisation irréversible de la vie publique (accrue par la conjonction d'institutions présidentielles avec les modes de sélection des mass media) écarte presque toujours les fausses valeurs. La victoire de la gauche a permis de tester de nouveaux venus plus souvent issus du corps enseignant que, comme par le passé, de l'aristocratie du service public. En deux ans, ce filtrage cruel a déjà su éliminer les moins aptes. Un parti sans leader de qualité n'existe pas, un ministre sans charisme ne pèse pas, un opposant sans talent ne compte pas.

Les cinquante personnages ici présentés ne mériteraient certes pas tous un Prix Nobel de sciences politiques. Mais l'un des avantages de notre monarchie élective est d'écarter les matamores et les imposteurs. Les hommes et les femmes politiques français valent en somme mille fois mieux que les débats simplistes qui les opposent, les acteurs sont supérieurs à leurs textes. Ils ont grand tort de se plier au manichéisme pavlovien

ambiant et de l'entretenir : ils méritent mieux que cela. Les prétendants qui apparaissent ne sont pas des protagonistes sans qualités. Le personnel politique français n'est pas le plus bête du monde. Il lui reste à oser s'affranchir de ses catéchismes primaires.

Monique Faraut a bien voulu assurer la transcription matérielle de ce texte avec une bonne humeur et une efficacité immuables. Qu'elle en soit ici amicalement remerciée.

CHAPITRE I

LES BONAPARTISTES

Le tempérament bonapartiste constitue l'une des grandes originalités politiques françaises. Il ne s'agit naturellement pas de l'envisager sous son angle napoléonien qui a disparu depuis belle lurette (sauf à Ajaccio) mais de le regarder à travers les lunettes du professeur René Rémond qui, le premier, dans un livre célèbre sur « la droite en France » sut en mettre au jour les caractéristiques permanentes : goût de l'ordre et de l'autorité, patriotisme presque cocardier, électorat populaire avec implantation spécifique chez les ruraux et dans la petite bourgeoisie citadine, culte du chef charismatique républicain, appareil partisan puissant et bien organisé, jacobinisme conservateur, tradition plébiscitaire avec recours aux référendums et aux élections anticipées, respect sourcilieux du suffrage universel mais propension au pouvoir personnalisé, indulgence vis-à-vis des corporatismes mais méfiance devant les puissances d'argent institutionnelles. C'est bien la droite populaire, vigoureuse, combative, toute d'instinct et de certitudes, sensible au panache et à l'emprise d'un leader, au prestige et au rang, prête à se donner sans retenue à qui sait la conquérir, traditionaliste plus que réactionnaire, ouverte parfois dans le domaine social. Comment ne pas y reconnaître la filiation gaulliste, pompidolienne, puis aujourd'hui chiraquienne ? Elle se retrouve dans le R.P.R. derrière le maire de Paris, l'adversaire actuellement le plus influent et le plus radical du pouvoir socialiste.

Ce tempérament-là domine donc pour le moment l'opposition. On peut imaginer que si les échéances décisives ont lieu dans un climat de courroux, de rejet, de revanche, Jacques Chirac sera le mieux placé pour enlever le seul donjon qui lui ait encore résisté : l'Élysée. Sûr de son parti, de ses amis, de ses troupes et de lui-même, le président du R.P.R. est le seul prétendant à la charge suprême qui soit, d'ores et déjà, assuré de concourir.

Il peut s'appuyer sur des seconds fidèles comme Charles Pasqua et Bernard Pons, échevins du gaullisme plutôt qu'anciens barons, mais aussi et surtout sur une nouvelle génération de politiques à peine quadragénaires, piaffant des quatre fers, qui s'appellent Alain Juppé, Michel Noir, Philippe Séguin, Jacques Toubon. Ils ont en commun — outre l'âge — un style conquérant, une ambition vigoureuse, du dynamisme à en revendre. À côté de la vieille garde des grognards gaullistes, ils forment la jeune garde chiraquienne, déjà en lice et pressée d'en découdre. Puisque l'objectif est de présenter ceux qui comptent le plus et joueront un rôle dans les prochaines années, au premier ou au second rang, préférence leur a été donnée sur les gloires de la V^e République que furent les Michel Debré, Maurice Couve de Murville ou Pierre Messmer dont ils n'ont pas les titres mais qui atteignent désormais davantage l'âge des Mémoires que celui des charges à bride abattue derrière Jacques Chirac. De même des hommes de valeur, comme Olivier Guichard, regardent le président du R.P.R. avec trop de réserve pour vraiment l'influencer. D'autres encore, issus de la même famille, parents ou alliés, figurent en revanche dans un autre chapitre parmi les « recours » : n'ayant point renoncé à un rôle personnel, à une trajectoire autonome ils ne se rangent pas, comme ceux qui se regroupent ici, parmi les vassaux du très entreprenant maire de Paris.

Jacques Chirac *le Roi de Paris*

Jacques Chirac est aujourd'hui l'homme politique le plus puissant au sein de l'opposition. Le président du R.P.R. dispose en effet d'un appareil militant pugnace, discipliné, bien organisé, riche, par-dessus tout dévoué corps et âme. Il règne en souverain absolu sur la capitale qui lui fournit une forteresse brillante, des ressources financières abondantes et une présence continue dans l'actualité. Roi de Paris, il est aussi devenu prince d'Île-de-France : son mouvement, brandissant haut la bannière frappée à ses armes, y a réussi aux élections cantonales et municipales une percée mémorable. Dans les sondages, il est le mieux traité des « trois cavaliers ». Si Valéry Giscard d'Estaing inspire plus de sympathie et de respect, Raymond Barre davantage d'estime et de considération, c'est à lui — et de loin — que les chiffres prédisent le plus bel avenir, accordent le maximum d'efficacité. Il compte des amitiés actives chez les agriculteurs de la F.N.S.E.A., chez les cadres de la C.G.C., chez certains petits salariés de F.O. et encore chez les notables conservateurs du C.N.I. (Centre National des Indépendants) aussi bien que chez les radicaux parisiens ou limousins. C'est que Jacques Chirac possède force entregent, beaucoup de savoir-faire et surtout le don politique le plus rare, le plus personnel, le plus précieux, le plus mystérieux aussi : le charisme.

Pour s'en convaincre, il suffit de l'observer dans ses œuvres, là où il est à son meilleur, durant une campagne électorale.

Infatigable, dormant à peine, mangeant beaucoup (il affectionne les plats rustiques), dévorant ses dossiers, découvrant ses discours, exténuant allégrement son entourage, médusant le cortège de journalistes qui s'essouffent à le suivre, il saute de ville en village, d'une tribune à un bistrot, d'une réunion d'élus locaux séduits en un tour de main à un passage éclair à la préfecture pour remonter enfin les rues commerçantes, son sport favori, saluant ici, lançant là un bon mot, cordial avec chacun et pressé avec tous.

Au meeting du soir, toujours organisé par ses lieutenants avec un professionnalisme ponctuel, il fend la foule comme un vainqueur de la coupe de France de football, s'installe sur l'estrade bras haut levés en forme de V et commence à parler. Ce n'est pas un tribun ni même un très bon orateur. Ses textes préparés par ses « *speechwriters* » n'ont rien d'exceptionnel et ne correspondent pas toujours à son tempérament. Lorsqu'il brode ou lorsqu'il improvise, il dérape parfois, durcissant le ton comme poussé par une force irrépessible. Ses gestes sont saccadés, ses battements de pieds nerveux. Mais le public populaire est enchanté, sensible au martèlement des mots, saisi par la voix énergique aux accents métalliques, au rythme syncopé. Bien sûr, tout ce monde venu par cars entiers, ou dans les grandes occasions par trains spéciaux, lui est acquis d'entrée de jeu. Peu importe : il se passe quelque chose entre Jacques Chirac et son électorat. Le président du R.P.R. a tant le goût de se battre et l'amour de vaincre, il dégage une telle vitalité, il vit si bien les batailles politiques qu'à ces moments-là, il suscite une véritable ferveur dans ce petit peuple bonapartiste qui constitue une composante éternelle de la France.

Du coup ses ennemis jurés — il n'en manque pas — lui prêtent des penchants fâcheux, suggèrent même qu'il pourrait ne pas être un très bon démocrate. Méchante caricature : le maire de Paris adore décider (parfois beaucoup trop hâtivement), entend être obéi. S'il entraîne dans son sillage, il bouscule sur son passage. Il peut se montrer passablement autocrate, et ne

traite pas bien ceux qui, fonctionnaires, journalistes, politiques, se placent en travers de sa route ou lui obstruent le chemin. Dans ses attaques, dans ses réquisitoires, il lui arrive d'être violent, sommaire, excessif. Mais c'est un vrai républicain de la variété plébiscitaire. Pour lui le suffrage universel est sacré. Il a la religion du vote et, dans la tradition gaulliste, voudrait même que l'on recoure plus souvent aux référendums ou bien aux élections législatives anticipées. Jacques Chirac est légaliste.

Et puis, il n'a pas seulement une volonté mais aussi un instinct : c'est un animal politique, un pur-sang, flairant le piège, trouvant la voie, mesurant les distances. Ce n'est certes pas un théoricien, un doctrinaire, un homme d'État conceptuel (comme dirait Valéry Giscard d'Estaing), mais il possède un cerveau bien fait qui tourne vite. Il peut digérer dix dossiers sans effort, il a une mémoire entraînée, il est plus cultivé que ne le veut la légende. Il lui est arrivé d'afficher par goût de la provocation des amours ancillaires pour les westerns et les romans policiers, comme à l'inverse de souligner avec une insistance naïve sa dilection pour la bonne poésie ou les objets haute époque. Ces résidus d'adolescence ont chez lui quelque chose de rassurant, d'humain, qui compense d'autres traits moins plaisants. Jacques Chirac aime être aimé, entouré. Il est le contraire même d'un solitaire. Il peut être égoïste ou cassant, brutal ou maladroit (son totem scout n'était-il pas « bison égocentrique » ?), il sait souvent être chaleureux et gai, naturel et même gentil. Lorsqu'il veut séduire, il en a les moyens. Même s'il est impulsif et manque parfois de jugement (il va toujours trop vite) il peut et sait prendre le temps d'aider un collaborateur à résoudre un problème familial. Il lui arrive d'être dur, étourdi ou léger. Il n'est pas mesquin ou rancunier. Il fait montre aussi avec Claude Pompidou comme vis-à-vis du défunt Président d'une fidélité irréprochable et sans apprêt. D'ailleurs, ce jacobin populiste, ce radical clémenciste n'a-t-il pas été pompidolien inconditionnel avant de pouvoir devenir chiraquien ?

Ce Corrèzien d'ascendance fils unique d'un directeur de

Alain Duhamel

Les prétendants

Alain Duhamel s'interroge comme chacun de nous : parmi les princes qui nous gouvernent et parmi ceux qui aspirent à les remplacer, quels sont les hommes politiques qui ont des chances de gagner et qui, par là même, forgeront notre avenir ? Il met en scène ceux qui montent autant que ceux qui comptent déjà, les premiers rôles et les meilleurs seconds rôles.

Les prétendants sont regroupés par tempéraments. Dans les tribuns du peuple (les communistes) on retrouve derrière le leader contesté Georges Marchais, Charles Fiterman, le chef de file ministériel, et André Lajoinie, le coming man. Les socialistes sont rangés en trois catégories : les héritiers comme Pierre Bérégovoy, Lionel Jospin, Pierre Mauroy... ; les jacobins tels Jean-Pierre Chevènement, Pierre Joxe, Louis Mermaz... ; les sociaux-démocrates avec leurs deux vedettes concurrentes, Michel Rocard et Jacques Delors.

Dans le camp d'en face, on découvre des orléanistes derrière Valéry Giscard d'Estaing et Raymond Barre, notoires comme René Monory et Michel Poniatowski, moins connus comme François Léotard, Jean-Claude Gaudin... ; des bonapartistes avec Jacques Chirac, « le Roi de Paris », et ses cadets (Alain Juppé, Jacques Toubon, Michel Noir)... ; enfin des autonomes, ceux qui espèrent représenter un recours pour l'avenir : Simone Veil, Marie-France Garaud, Alain Peyrefitte...

François Mitterrand fait l'objet d'un chapitre particulier comme aiguilleur énigmatique entre les tentations alternatives de ses amis, comme acteur ultime pour demain.

Autant de portraits résolument interprétatifs, parfois acides, mais révélant aussi des qualités méconnues.

Après *La République giscardienne* et *La République de Monsieur Mitterrand*, deux ouvrages qui ont eu une très large audience, Alain Duhamel affirme ici sa maîtrise d'essayiste et d'écrivain. La relève est-elle assurée ? A cette question essentielle, *Les prétendants* apporte tous les éléments de la réponse. Cinquante portraits piquants qui sont autant d'analyses prospectives.



9 782070 278640



83-IX A-27864 ISBN 2-07-027864-6

68 FF tc